[P]

MARTINET

1780



EXPÉRIENCES NOUVELLES SUR LES PROPRIÉTÉS DE L'ALKALI VOLATIL FLUOR.

Par M. MARTINET, Curé de Soulaines, près Bar-ſur-Aube.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. LXXX.



EXPÉRIENCES
NOUVELLES
SUR LES PROPRIÉTÉS
DE
L'ALKALI VOLATIL FLUOR.



LES résultats des expériences que j'ai faites avec l'*alkali volatil fluor*, me paroissent être du plus grand intérêt pour le bien de l'humanité, puisque j'ai employé cet alkali dans différentes circonstances dans lesquelles il m'a complétement réussi, & où il paroît qu'on n'en a pas encore fait usage. Frappé des effets singuliers relatifs aux asphyxies, publiés dans les

journaux & papiers publics, & contredits par quelques auteurs, j'ai cru qu'il étoit très-important de pouvoir connoître le vrai par mes propres travaux.

J'ai commencé par préparer en abondance de l'*alkali volatil fluor*, en opérant ſelon les procédés de M. Sage (*a*); je l'ai enſuite combiné avec les différens acides; d'abord avec le vinaigre; & j'ai reconnu que le produit de cette combinaiſon étoit un fluide très-peu ſapide, avec un précipité noir qui n'eſt autre choſe qu'un dépôt martial qui coloroit cette liqueur.

De-là j'ai paſſé aux acides marin, nitreux & autres; &, après avoir obſervé leur action & les phénomènes qu'ils préſentent avec l'*alkali volatil*, j'ai vu que celui-ci les neutralitraliſoit tous parfaitement, & qu'il formoit avec eux des ſels neutres dont les uns ſont déliqueſcens, & les autres cryſtalliſables. Ces ſels n'avoient plus rien de leur première cauſticité, ce que j'ai reconnu en les goûtant.

De tous les acides, celui qui m'a le plus intéreſſé, c'eſt l'acide vitriolique concentré,

---

(*a*) Expér. &c par M. Sage, troiſième édition, pag. 3.

qu'on appelle *huile de vitriol.* On ſait qu'en mêlant cet acide avec un volume égal d'eau, il réſulte de ce mélange un degré de chaleur qui eſt ſupérieur à celui de l'eau bouillante ; mais il n'y a rien de pareil à l'efferveſcence qu'excite avec cette ſubſtance l'*alkali volatil :* en en verſant ſur cet acide, c'eſt comme ſi l'on verſoit de l'eau ſur un métal fondu ; il ſe fait une violente & bruyante efferveſcence, accompagnée de vapeurs blanches fort épaiſſes ; & la combinaiſon de ces deux fluides étant faite, il en réſulte le ſel ammoniacal vitriolique.

A l'égard de l'acide phoſphorique combiné avec l'*alkali volatil*, ayant lu dans les ouvrages de M. Sage, que le feu étoit l'acide phoſphorique très-particulièrement modifié, & que la brûlure étoit due à ce même acide très-concentré & très-échauffé, en conſéquence, pour me convaincre de cette vérité, je n'ai pas héſité de me faire une brûlure : pour cela, j'ai appliqué un gros charbon très-ardent ſur le dos de ma main gauche, & ſur la partie la plus charnue entre le pouce & l'index ; je l'y ai enduré le temps néceſſaire pour éprouver une brûlure violente, telle que l'odeur de chair grillée ſe faiſoit ſentir ; enſuite ayant ſécoué le charbon qui a emporté avec lui la

plus grande partie de l'épiderme, j'ai appliqué auſſitôt de l'*alkali volatil*, & j'ai ſenti, par la ceſſation de la douleur, qu'il neutraliſoit parfaitement l'acide phoſphorique igné. Cette ſenſation m'a donc prouvé d'une manière indubitable, que cet acide très-concentré, en s'emparant de l'humidité du tiſſu animal, a produit la chaleur qui a détruit le même tiſſu, &, qu'étant neutraliſé par l'*alkali volatil*, il n'avoit plus de principe deſtructeur: la preuve en eſt qu'il n'a pu pénétrer plus avant, ni y faire aucun ravage; &, ce que j'ai ſingulièrement admiré, c'eſt qu'il n'y a eu aucune *fermentation* dans les humeurs adjacentes, par conſéquent point d'inflammation; & par ce moyen rien de la plaie n'a pu paſſer à la putréfaction, puiſqu'elle ne m'a pas donné le moindre atôme de pus. La plaie eſt reſtée belle, & bientôt elle a été recouverte d'un nouvel épiderme.

Je fus ſi ſatisfait de cette expérience, que quelques jours après je me fis une ſeconde brûlure à côté de la première, non pas avec un charbon ardent, mais avec l'huile de vitriol. Trois gouttes de cet acide, verſées ſur la main, & par deſſus autant d'*alkali volatil*, firent toute l'affaire. J'endurai patiemment l'effet de ces deux fluides, après lequel j'obſervai, 1°. que la dou-

leur n'avoit pas été ſi vive que dans la première brûlure; 2°. qu'elle avoit ceſſé en même temps que la fermentation des deux fluides, tandis que dans la première elle n'avoit ceſſé que par l'application de l'*alkali volatil;* 3°. l'endroit de la peau, où s'étoit faite la combinaiſon, me parut détruit; il étoit d'un blanc mat, & de la largeur d'une pièce de douze ſous.

Je reſtai occupé à contempler un mal qui ne me faiſoit aucune douleur, juſqu'à ce qu'enfin, neuf à dix minutes après, je commençai à éprouver des cuiſſons. Je m'apperçus que tout le tour de la brûlure devenoit rouge, calleux & enflammé; je ne perdis point de temps à raiſonner pour ſavoir ſi cet accident étoit dû à l'acide animal qui entroit en fermentation. J'appliquai auſſitôt une compreſſe imbibée d'*alkali volatil;* tout fut appaiſé ſur le champ, & je ne reſſentis enſuite aucune douleur; qui plus eſt, la peau, qui la veille me paroiſſoit détruite, ſe trouva le lendemain preſque régénérée, &, comme dans la première brûlure, il n'y eut aucune ſuppuration.

Que de réflexions ſur la nature de ces deux brûlures & ſur leurs principes communs, mais

différemment modifiés ! Dans la première, c'eſt l'acide phoſphorique très-concentré & très-échauffé du feu combiné avec le phlogiſtique, qui a agi ; dans la ſeconde, ne ſeroit-ce que le phlogiſtique ſeul, dégagé par la violente combinaiſon de l'acide vitriolique avec l'*alkali volatil ?* ou bien ſeroit-ce ce même phlogiſtique combiné avec l'acide animal de la peau, puiſque l'acide vitriolique neutraliſé par l'alkali, n'a pu y avoir de part ? Que de réflexions en même temps ſur les fluides de notre économie animale & ſur leurs combinaiſons ! Mais je ne me livrerai pas à ſonder cet océan.

Je ne dirai rien ſur un eſſai que j'ai fait encore ſur ma langue avec cet acide vitriolique combiné avec l'alkali, parce que j'en ai obtenu les mêmes phénomènes & la même ſatisfaction que des précédentes brûlures.

Il étoit très-intéreſſant pour moi de me convaincre, par l'impreſſion que j'ai éprouvée par mes ſens & ſur mes organes, de cette importante vérité ; ſavoir, que l'*alkali volatil fluor* neutraliſe le principe acide fermentatif partout où il le rencontre, dans nos humeurs comme hors de nos humeurs, & que par-tout il annihile ſon action deſtructive.

Le venin de la vipère & le virus de la rage

ne peuvent être des acides ni plus forts ni plus actifs que l'acide phoſphorique qui émane des corps en combuſtion, & qui, en détruiſant le tiſſu animal, conſtitue la brûlure. Or, ſi l'*alkali volatil* neutraliſe dans nos humeurs & dans nos organes cet acide le plus puiſſant de la nature, ainſi que mes ſens me l'ont démontré, il doit donc néceſſairement en agir de même dans la morſure de la vipère & de l'animal enragé, &, à plus forte raiſon, remplir la même indication ſur les acides fermentatifs moins forts.

L'analyſe des différens remèdes qui ont été employés avec ſuccès dans la rage, & l'éthiologie de la manière dont ils agiſſent, font connoître qu'ils ont pour baſe l'*alkali volatil*, ou que leur effet eſt de développer l'*alkali volatil* des fluides des animaux, & que c'eſt lui qui détruit le virus hydrophobique; l'expérience fait connoître qu'il ne faut que la plus petite quantité d'alkali pour y parvenir, de même que pour remédier au venin de la vipère. Cette théorie ſe trouve confirmée par des expériences renvoyées à la fin de ce mémoire.

D'après ces obſervations, je n'ai pas héſité un ſeul inſtant à employer l'*alkali volatil* dans

tous les cas indiqués dans les papiers publics, lorſqu'ils ſe ſont rencontrés ; j'ai eu la ſatisfaction d'en obtenir un ſuccès complet, & j'ai cru devoir en uſer dans des circonſtances nouvelles.

Une cruelle dyſſenterie a régné dans ma paroiſſe pendant preſque tout l'automne dernier. De quatre-vingts perſonnes qui en ont été attaquées, ſept ont ſuccombé ; je ne comprends pas dans ce nombre deux octogénaires, il leur falloit finir par quelque accident. Cette épidémie avoit un genre de malignité ſi opiniâtre & ſi ſingulier, que ceux qui ont été traités avec le régime & les remèdes indiqués, n'ont pas été plus avancés que ceux qui s'y ſont refuſés. Il a fallu aux uns & aux autres vingt-cinq à trente jours pour atténuer le principe morbifique, & autant pour la convaleſcence. Un flux de ventre, des douleurs d'entrailles, des ſelles très-ſanguinolentes, & un grand abattement avec peu de fièvre, étoient les caractères de cette maladie.

Tous mes malades m'ayant beaucoup occupé, je contractai le principe morbifique, & j'eus mon tour vers la fin d'octobre. La maladie s'annonça par des tranchées vives & d'autres ſymptômes. Ce fut alors qu'il me fallut

raiſonner ; mais quels raiſonnemens ! que de foibles conjectures ! J'interrogeai les ſens, & le ſentiment de mes douleurs me fit connoître qu'elles étoient l'effet d'une cauſe âcre & mordicante qui agiſſoit dans les inteſtins, & dont les fréquentes évacuations n'étoient que le produit de corroſions. Imaginant que ce ne pouvoit être qu'un principe acide développé, j'en conclus qu'il falloit le neutraliſer par les alkalis; &, comme on n'en connoît point de plus puiſſant dans la nature que le *fluor ammoniacal*, j'en étendis douze à quinze gouttes dans un gobelet d'eau fraîche que j'avalai.

Je ne fus pas long-temps ſans m'appercevoir de la diminution des douleurs; une ſueur ſalutaire me ſurvint, & une heure après les douleurs ceſſèrent entièrement. Le lendemain je recommençai à prendre la même doſe; &, comme le mal n'avoit pas eu le temps de faire beaucoup de ravage, un léger purgatif acheva le ſurlendemain ma guériſon. Il eſt bien fâcheux que je n'aie pas ſu employer plus tôt ce ſpécifique.

Quelque temps après ma guériſon, je fus appelé pour une femme âgée de ſoixante & deux ans; elle étoit au cinquième jour de cette maladie. Je me plaignis beaucoup de n'avoir

pas été averti plus tôt : ſon état étoit ſi cruel, ſes tranchées ſi vives & ſes ſpaſmes ſi fréquens, que je craignis de n'avoir pas aſſez de temps pour lui adminiſtrer les derniers ſacremens. Je préparai promptement le même ſpécifique que j'avois pris ; j'eus bien de la peine à le lui faire avaler ; j'entendis enſuite ſa confeſſion qu'elle fit comme elle put, puis je courus vîte à l'égliſe.

De retour dans la maiſon de la malade, je trouvai du calme ; elle reçut ſes ſacremens avec la plus grande tranquillité d'ame & de corps ; &, après les dernières paroles de conſolation que je lui dis avant de ſortir, je lui demandai ſi elle ſentoit toujours ſes tranchées. Elle répondit : Non, Monſieur. Elle rendit témoignage, devant tous les aſſiſtans, au remède que je lui avois donné, & m'en remercia beaucoup. Le ſoir je retournai chez la malade ; je la trouvai fort tranquille, ne ſe plaignant plus de ſes inteſtins ; je lui donnai une ſeconde doſe qu'elle avala avec avidité ; je répétai le lendemain, & à cette époque commença ſa convaleſcence qui, à la vérité, fut longue, parce que le principe morbifique avoit fait de grands ravages, & parce que la nature eut beaucoup à réparer.

Après des ſuccès auſſi ſenſibles de l'*alkali volatil*, je n'ai pas héſité à le donner à un jeune homme tombé dans une rechute de la même maladie, & j'ai vu avec la plus grande ſatisfaction qu'il avoit parfaitement atténué un reſte du principe morbifique qui avoit recommencé à agir.

Mais ce qui a mis le comble à ma ſatisfaction, le voici. La ſemaine des fêtes de Noël dernier, la femme d'un manouvrier vint un ſoir toute éplorée chez moi, me dire que ſon mari *faiſoit le ſang tout pur; qu'il ne pouvoit durer du ventre, & que j'avois des ſecrets pour cela:* ce ſont ſes termes. Je la raſſurai; j'emplis une bouteille d'un demi-ſetier d'eau, je verſai par deſſus quinze gouttes d'*alkali volatil*, & la lui donnai pour la faire prendre à ſon mari, lui promettant que le lendemain j'irois le voir: mais le lendemain cet homme ne m'en donna pas le temps; il me prévint, & vint lui-même me demander de l'eau que je lui avois donnée la veille; il me dit avec la plus grande reconnoiſſance, qu'il n'avoit ſenti aucune douleur depuis, & qu'il ne faiſoit plus de ſang. Néanmoins le dévoiement exiſtoit; mais, comme il n'y avoit plus de déchiremens dans les entrailles, il ne devoit plus s'y produire

de ſang. Je lui fis prendre encore un bon gobelet d'eau fraîche, dans laquelle je verſai, comme la veille, quinze gouttes d'*alkali volatil;* je lui en préparai dans une bouteille pour le lendemain & jours ſuivans, au cas de beſoin; &, quatre jours après, n'ayant point de ſes nouvelles, je fus pour le voir : mais je ne le trouvai point; il étoit à ſon travail.

Ayantviſité l'Hoſpice de Charité de madame Néker, cette illuſtre protectrice des pauvres & bienfaitrice de l'humanité, dont le nom paſſera avec reconnoiſſance à la poſtérité, la ſœur apothicaire m'a dit qu'elle avoit employé l'*alkali volatil* dans la dyſſenterie, avec le plus grand ſuccès.

Le 31 janvier dernier, la femme d'un charpentier, âgée de trente-ſept ans, vint ſur le ſoir me prier de lui enſeigner quelque remède pour ſon état, que voici.

Cette femme étoit courbée comme un cercle; ſes bras l'étoient auſſi, & à peine pouvoit-elle porter ſes mains à ſa bouche; elle étoit dans cet état depuis cinq jours; elle ſouffroit des douleurs inouies, ſur-tout la nuit, par conſéquent point de ſommeil : elle ſe faiſoit habiller par trois petits enfans; mais ce qu'il y avoit de plus affligeant, elle allaitoit

très-chétivement un quatrième enfant de trois mois ; un ſein étoit tari tout-à-fait depuis quinze jours, & l'autre donnoit très-peu.

Sur cette déclaration, me voilà bien embarraſſé ; mais comment renvoyer une telle affligée ſans ſoulagement, & ſans pouvoir l'adreſſer à d'autres ? Cela eſt trop dur. Que fais-je ? Je me rappelle tous les phénomènes que j'avois vus du lait épanché ; je conſidère cette ſubſtance paſſée dans le torrent de la circulation des humeurs, comme devant s'y décompoſer par les progrès de la fermentation ; j'y vois les principes de cette même ſubſtance qui étoit parfaitement neutre, abſolument déſunis : l'acide animal ſe trouve à nu, & porte ſon action ſur le ſyſtême nerveux qu'il irrite. D'après ce point de vue, je donnai à cette femme une bouteille contenant un demi-ſetier d'eau, dans laquelle je verſai vingt à vingt-cinq gouttes d'*alkali volatil ;* je lui recommandai d'en prendre la moitié en ſe couchant, & de boire le reſte le lendemain, ſi elle en ſentoit du ſoulagement.

Le lendemain matin, en allant viſiter mes autres malades, j'entrai chez cette femme. Eh ! quelle joie pour moi de la trouver auprès de ſon feu, environnée de ſes petits enfans !

Quand elle me vit, elle ne ſut comment s'exprimer pour témoigner ſa réconnoiſſance. Je lui fis raconter comment elle s'étoit trouvée du remède, & voici ſes paroles : *Monſieur, au lieu de prendre la moitié de ce que vous me donnâtes hier au ſoir, je l'ai pris tout entier ; j'ai ſenti pendant une bonne heure comme des fourmis dans tout mon corps ; je me ſuis endormie inſenſiblement, & je ne me ſuis réveillée ce matin qu'à ſept heures, aux cris de mon enfant. Je lui ai préſenté le ſein, & il a bu abondamment. Mais, Monſieur*, ajouta-t-elle avec un cœur pénétré de reconnoiſſance, *le lait eſt revenu à mon autre ſein, je me ſuis habillée toute ſeule, & je ne ſens plus de mal.* Depuis cette époque, la mère eſt bien portante, & l'enfant très-bien nourri.

Un ſi heureux & ſi prompt ſuccès n'eſt donc dû qu'à l'*alkali volatil* qui a neutraliſé le principe acide qui contractoit les nerfs; lui ſeul a donc remis toutes les liqueurs dans leur équilibre.

On trouvera encore à la fin de ce Mémoire un fait analogue à celui-ci, dans lequel la guériſon a été également complette.

J'emploie encore l'*alkali volatil* pour les maux de dents ; j'en verſe une ou deux gouttes

pures dans une cuiller; je porte avec attention cette liqueur, par le moyen d'un petit pinceau, ſur la dent malade. Il ſe paſſe deux choſes; ou bien la dent eſt cariée au point que les petits nerfs ſont à nu, ou bien une pituite âcre & mordicante eſt arrêtée dans l'alvéole: dans le premier cas, l'alkali ôte au nerf ſa ſenſibilité; dans le ſecond, il neutraliſe cette pituite acide qui corrode la dent. Le phénomène qu'on remarque dans cette opération, eſt une diſtillation de cette même pituite, dont les parties ſont ſi cohérentes, qu'elles filent quelquefois juſqu'à terre, ſans ſe rompre. L'application de l'alkali ne guérit pas la dent, mais elle ſuſpend la douleur juſqu'à deux à trois mois; & alors, quand elle revient, on recommence.

L'*alkali volatil* étendu dans de l'eau, me réuſſit très-bien pour les dartres, éryſipèles ou feu ſacré; il les éteint en très-peu de temps: la preuve en eſt que les humeurs qui étoient enflammées dans le tiſſu cellulaire de la peau, blanchiſſent; &, bien loin d'être réſorbées dans le ſang, la nature s'en débarraſſe par une exſudation cauſée par l'alkali qui a formé la détente du tiſſu de la peau, auparavant ſi aride & ſi racornie.

C'eſt un axiome en médecine, que les contraires ſe guériſſent par les contraires. Lors donc qu'on a à combattre un mal qui a pour principe une humeur brûlante & cauſtique, il faut chercher dans la nature le ſpécifique qui éteigne & annihile ſon activité : or, il n'y en a pas de plus puiſſant que l'*alkali volatil.* D'après ce principe, j'ai entrepris la cure d'un cancer.

Au commencement de janvier de la préſente année, la femme d'un tiſſerand de ma paroiſſe vint me conſulter au ſujet de ſa fille âgée de trente ans : elle avoit déja conſulté depuis ſix mois, très-inutilement, différens chirurgiens du pays ; elle me déclara que ſa fille avoit une tumeur au ſein droit, qui l'incommodoit infiniment, juſqu'à l'empêcher de travailler. Au rapport de la mère, cette tumeur conſidérable étoit d'un rouge pourpré. Cette fille ſe plaignoit de chaleur & d'une douleur brûlante ; quelquefois même cette douleur étoit ſi lancinante, qu'elle ſe rouloit à terre : il ſortoit de ſon ſein une humeur âcre & fétide. Sur ces ſymptômes, je n'eus pas de peine à reconnoître le *cancer*, & je procédai de la manière ſuivante.

Je verſai plein une cuiller d'*alkali volatil* dans

dans une pinte d'eau; je recommandai à la mère d'imbiber de cette eau une compreſſe qui pût couvrir le ſein, de la changer deux fois le jour, & de me donner des nouvelles deux fois la ſemaine. En moins de quinze jours cette fille ſentit un très-grand ſoulagement. La tumeur s'amollit, la chaleur s'éteignit, les douleurs aiguës cessèrent, & elle fut en état de travailler. Ce traitement eſt continué depuis quatre mois; la guériſon eſt preſque tout-à-fait complette; dans peu il n'y paroîtra plus.

Je vais rendre compte des effets de l'*alkali volatil*, relativement aux aſphyxies.

Lors de la publication de l'ouvrage (1ère & 2de éditions) de M. Sage ſur les Expériences propres à faire connoître que l'*alkali volatil fluor* eſt le remède le plus efficace dans les aſphyxies, j'en avois déja reſſenti quelques atteintes, ſans ſavoir au juſte ce que c'étoit. L'ouvrage que je viens de citer m'inſtruiſit ſur ce ſujet. J'habitois une maiſon nouvellement conſtruite, & dont les murs n'avoient pas encore exſudé leur humidité; je fus convaincu par l'écrit de M. Sage, que je reſpirois de l'air méphitique, & qu'il étoit la cauſe des anxiétés, des eſpèces de ſtupeurs & des engourdiſſemens que j'éprouvois. Je n'héſitai point à faire uſage

de l'*alkali volatil;* j'en pris la dose indiquée, étendue dans suffisante quantité d'eau; j'en respirai souvent; je laissai le flacon ouvert dans ma chambre, & depuis cette époque je n'ai ressenti aucune incommodité.

Ayant eu connoissance de l'ouvrage de M. Bucquet, sur la manière dont les animaux sont affectés par différens fluides aériformes, méphitiques, & sur les moyens de remédier aux effets de ces fluides, &c. & ayant vu une éthiologie fort différente de ce que j'avois lu précédemment, j'imaginai de tenter des expériences pour m'assurer par moi-même de quelle manière les gas ou airs méphitiques agissoient sur l'économie animale, & pouvoir connoître quel pouvoit être le meilleur spécifique dont on doit user dans les accidens qu'ils occasionnent, & enfin, pour m'assurer si l'*alkali volatil* n'agissoit que comme simple stimulant, ou s'il étoit vrai qu'il pût parfaitement neutraliser l'acide suffoquant.

Les expériences dont je vais rendre compte m'ont démontré, 1°. que l'air qui sort des poumons est acide; 2°. qu'il est acide méphitique; 3°. que les gas acides pénètrent les poumons; 4°. que l'*alkali volatil* neutralise dans cet organe ces mêmes gas acides, & réta-

blit la respiration, & que par conséquent il n'agit pas comme simple stimulant; 5°. que l'expérience des deux bocaux pleins du gas acide, rapportée par M. Sage, prouve parfaitement la doctrine ci-dessus.

D'abord, pour prouver que l'air qui sort des poumons est acide, conformément à ce qu'a écrit M. Sage, & à ce qui avoit été observé par le docteur Démeste dans la grotte du chien, j'ai soufflé avec un chalumeau dans la teinture de tournesol; la vapeur des poumons la rougit : donc cet air sorti des poumons est imprégné d'acide. Mais est-il devenu un air absolument délétère qui ne mérite plus le nom d'air, & qui fait périr les animaux que l'on y plonge? c'est ce dont il falloit m'assurer par d'autres expériences.

Pour prouver donc que cet air est méphitique, absolument délétère, & ne mérite plus le nom d'air, j'ai mis un récipient plein d'eau, renversé sur la planche de la cuve hydro-pneumatique; j'ai soufflé avec un tube courbé, jusqu'à ce que l'eau en fût sortie; ayant ensuite retourné le récipient, j'y ai introduit une bougie allumée qui s'y est éteinte aussitôt, comme si on l'eût descendue dans l'eau; j'ai recommencé, & j'y ai plongé des animaux

qui y ont péri auſſi promptement que dans le gas acide de la craie ou de la fermentation vineuſe : donc l'air ſorti des poumons eſt chargé d'acide méphitique, & par conſéquent il pourroit y avoir bien plus de danger que d'avantage à recourir à l'inſufflation humaine pour rappeler à la vie les perſonnes ſuffoquées. J'ai fait cette expérience avec pluſieurs perſonnes qui elles-mêmes remplirent le bocal de l'air de leurs poumons, & les mêmes phénomènes eurent également lieu.

Ceux qui ont cru (Bucquet, pag. 56.) que les hommes & les animaux ſuffoqués n'avoient pas reſpiré le fluide méphitique , *qui*, ſelon eux, (*idem* pag. 58) *ne peut pénétrer l'intérieur des poumons*, diſent tout ſimplement *qu'ils ont péri faute de reſpiration, & de la même manière que s'ils euſſent été dans le vuide ;* & ils apportent pour toute preuve de leur aſſertion, d'une part, les efforts violens que les ſuffoqués font pour inſpirer ; d'autre part, l'état de leurs viſcères après la mort, qui, ſelon eux, paroiſſent plus petits & gorgés de ſang. Tout cela eſt fort aiſé à dire ; je trouve qu'il eſt auſſi facile de dire tout le contraire, & voici comment je le dis.

Les animaux ſuffoqués ont reſpiré le fluide

méphitique, & ils n'ont péri que parce que cet acide délétère a ſupprimé leur reſpiration. S'ils euſſent péri dans le vuide, ils n'euſſent péri que faute de l'air atmoſphérique qui leur auroit manqué pour reſpirer; mais dans le cas de la ſuffocation, je le répète, ils n'ont péri que parce qu'ils ont reſpiré un fluide délétère qui a arrêté leur reſpiration. Quant aux efforts violens qu'ils diſent que les hommes & les animaux ſuffoqués font pour inſpirer, je ſuis fondé à dire que ces efforts qu'ils font ne ſont pas tant pour inſpirer d'abord le véritable air, que pour expirer le fluide délétère, afin de pouvoir y ſubſtituer le vrai air, principe vital. Pour ce qui eſt du moindre volume des poumons dans les ſuffoqués, je veux bien le croire; mais cela ne prouve rien, parce qu'on ne peut tirer aucune conſéquence de la comparaiſon de l'état des poumons d'un homme mort de ſuffocation, d'avec l'état des poumons d'un homme mourant de la même cauſe; car ces viſcères étant devenus le ſiège d'un cruel combat entre les efforts de la nature & la mort, on voit bien enſuite le dégât, mais il n'y a aucun moyen de reconnoître comment tout s'y eſt paſſé.

Pour me convaincre que l'acide méphitique

connu ſous le nom de *gas* ou *air fixe*, pénètre les poumons, j'ai interrogé mes ſens par un commencement d'aſphyxie que je me ſuis procurée.

Pour obtenir une indication qui ne me fût pas ſuſpecte, je me ſuis ſervi du ſoufre en combuſtion, & j'en ai aſpiré la vapeur par la bouche (*a*), en obſervant,

1°. L'intumeſcence de mes poumons à meſure que l'acide ſuffocant y a pénétré, & en même temps la détumeſcence ſubitement déterminée par une forte toux; aſſurément, ſi mes poumons euſſent refuſé l'entrée à ce fluide, ils n'euſſent point ſubi d'intumeſcence.

2°. J'ai reconnu que tous mes efforts dans cette action avoient été, non pas pour reſpirer d'abord, mais pour expirer le fluide méphitique, afin qu'il fît place très-promptement à l'air atmoſphérique.

3°. Qu'il eſt impoſſible que la toux ſe faſſe ſans expiration & détumeſcence ſimultanée des poumons, & que la faculté de touſſer eſt un puiſſant moyen que la nature nous donne dans

(*a*) Il faut boucher le nez, de peur de bleſſer les nerfs olfactoires.

les circonſtances d'une infinité de légères aſphyxies que nous éprouvons ſans le ſavoir.

4°. Qu'il ne faut à l'organe de la toux qu'une certaine meſure de ſtimulant acide pour agir, au-delà de laquelle il ſe trouve lui-même aſphyxié; voilà pourquoi, dans les aſphyxies fortes, cauſées par des acides aériformes ſuffiſamment concentrés, il n'y a point de toux; alors le ſujet eſt en grand danger de ſuffocation, ſi on n'y remédie promptement.

5°. D'après pluſieurs expériences qu'il ſeroit trop long de détailler ici, j'ai obſervé que les poumons étoient le plus puiſſant organe de la tranſpiration inſenſible : l'air qui y entre à chaque inſtant, n'en ſort auſſi à chaque inſtant qu'avec une charge, bien ſupérieure à ſon poids, de ſubſtances hétérogènes que la nature lui donne continuellement à enlever; voilà pourquoi il eſt méphitique, & ne mérite plus le nom d'air : or, ſi un homme reſpire un air déja méphitique par lui-même, ce fluide ne pouvant plus ſe charger dans les poumons des matériaux que la nature lui préſente à enlever, celle-ci reſte accablée ſous ſon poids doublé par un poids étranger; de-là la ſuffocation.

6°. Dans mon aſphyxie commencée par

l'eſprit ſulfureux volatil, j'ai ſenti que cet acide très-ſuffocant étoit en même temps très-pénétrant & très-irritant; j'ai éprouvé une forte toux, & une commotion ſur tout le genre nerveux; &, comme j'avois aſpiré le ſoufre, j'ai aſpiré bien vîte l'*alkali volatil* qui, en pénétrant toute la capacité de mes poumons, y a mis le calme en neutraliſant l'acide ſuffocant, & a rétabli les choſes dans leur premier état.

L'acide ſulfureux & l'*alkali volatil*, voilà deux irritans bien forts. J'ai éprouvé que les effets de ces deux ſtimulans étoient en raiſon inverſe : l'un m'a donné la toux, & l'autre me l'a ôtée; & je reſte très-convaincu de ce que dit le docteur Démeſte dans ſa onzième Lettre; ſavoir, que l'*alkali volatil* produit ſur le genre nerveux une ſenſation, ou, ſi on veut, une irritation préciſément oppoſée à celle que l'acide méphitique a cauſée.

7°. Après avoir aſpiré l'*alkali volatil*, j'ai remarqué que les premières dilatations de mes poumons avoient été beaucoup plus fortes que d'ordinaire; & il me ſembloit que la nature ſe hâtoit pour ſe remettre au courant de ſon travail, & regagner le petit retard que lui avoit occaſionné ma légère aſphyxie.

8°. Après m'être pleinement convaincu que l'*alkali volatil* n'a pas ſeulement la propriété d'un ſtimulant, mais encore celle de neutraliſer dans nos humeurs, comme hors de nos humeurs, les agens acides fermentatifs, & dans nos organes, le fluide méphitique, il me reſte à examiner l'expérience des deux bocaux pleins du gas acide. Pour cela, j'ai rempli un bocal de la vapeur de mes poumons; j'y ai verſé enſuite de l'alkali; puis, ayant bouché avec une veſſie mouillée, & agité le vaſe, j'ai obtenu les mêmes phénomènes qu'avec le gas acide de la craie; & la dépreſſion de la veſſie m'a indiqué le vuide formé par la combinaiſon de la vapeur méphitique avec l'*alkali volatil*: donc, ſi l'*alkali volatil* neutraliſe l'acide méphitique de mes poumons, entré dans un bocal, il doit auſſi neutraliſer l'acide méphitique entré dans mes poumons.

Je crois avoir ſuffiſamment prouvé l'entrée des fluides aériformes dans les poumons; & il n'y a perſonne qui ne puiſſe s'en convaincre par ſa propre expérience, je ne dis pas avec l'acide ſulfureux, comme j'ai fait, mais avec des fluides moins méphitiques. Il n'y a perſonne, par exemple, qui ne puiſſe reſpirer de la fumée plus ou moins épaiſſe, & qui ne ſente par-

faitement que cette fumée pénètre la capacité des poumons, puiſqu'ils font intumeſcence avec elle.

Ceux qui n'accordent point aux poumons la faculté de ſe laiſſer pénétrer par les acides méphitiques, n'apportent pour toute raiſon que la ſenſibilité de cet organe, (Bucquet, pag. 59) *qui ne peut ſouffrir une ſeule goutte d'eau ſans être tourmenté de convulſions.* Mais s'ils faiſoient attention à la différence qui ſe trouve entre une goutte d'eau en maſſe, & une goutte d'eau réduite à l'état de vapeurs, ils verroient que le fluide aqueux dans ce dernier état ſe laiſſe reſpirer, mais non pas dans le premier; ils verroient que les ſubſtances de la nature dans leur état ordinaire, ſont, ſi je puis me ſervir du terme, inaſpirables; mais, lorſqu'elles parviennent à l'état aériforme, elles deviennent aſpirables, & c'eſt par cette raiſon-là même que la plupart deviennent ſi nuiſibles.

Je me ſuis donc convaincu par mes propres expériences, de ce que M. Sage a avancé; (pag. 39) ſavoir, » que l'air qui ſort du pou-
» mon par l'expiration, eſt un acide délétère
» qui ne mérite plus le nom d'air, parce qu'il
» eſt chargé d'un acide capable de produire
» l'aſphyxie, ou la mort même; que par con-

» ſéquent on s'eſt livré à une méthode plus » dangereuſe qu'utile, en recourant à l'inſufflation humaine pour rappeler à la vie les » perſonnes ſuffoquées. »

Cet auteur explique parfaitement (pag. 42) » comment dans les aſphyxies l'air méphitique » pénétrant le poumon, arrêtoit les fonctions » de ce viſcère, & comment l'*alkali volatil*, » en ſe combinant avec cet acide, doit le neutraliſer, & former un mixte qui n'a plus » rien de malfaiſant; alors l'accès de l'air extérieur ne trouvant plus d'obſtacle, le ſpaſme » doit ceſſer au même inſtant. » Et, d'après mes expériences que tout le monde peut répéter, on ne peut refuſer aux poumons la propriété de ſe laiſſer pénétrer par les fluides aériformes, & on ne peut douter que l'*alkali volatil* n'agiſſe non-ſeulement comme ſtimulant, mais encore qu'il n'ait la propriété de ſe combiner avec l'acide ſuffocant; que par conſéquent il eſt le remède le plus efficace dans les aſphyxies.



COPIE de la description que M. DE NOGUÈRES, Curé de Passy-les-Paris, a donnée du traitement par lequel il a guéri de la rage le nommé Olivier (a).

» LE nommé Olivier, jardinier à Passy-» les-Paris, voulant faire manger de force un » chat, l'année dernière 1777, sur la fin du » mois d'août, fut mordu au doigt du milieu, » à la première phalange, par cet animal qui » refusoit, depuis plusieurs jours, de manger » & de boire. La morsure parut d'abord à ce » jardinier sans conséquence; elle se ferma, » mais les chairs étoient encore rougeâtres, » lorsqu'environ une vingtaine de jours après » l'accident, on avertit le curé de cette pa-» roisse, que son premier chantre (c'est le jar-» dinier dont on vient de parler) donnoit à » sa femme les plus vives inquiétudes; qu'il » ne dormoit plus depuis plusieurs jours; qu'il » éprouvoit toutes les nuits des agitations vio-» lentes, pendant lesquelles il déliroit sensi-» blement. Le sieur curé, peut-être trop frappé

(*a*) On a remis, le 10 juillet 1778, une copie de cette Lettre à M. le Lieutenant de Police.

» de l'image d'un enragé qui avoit eu plusieurs » accès dans la même maison, & qui venoit » de mourir de cette cruelle maladie à l'Hôtel-» Dieu, soupçonna que ce pouvoit être une » naissance de rage; il l'envoya chercher, & » il crut appercevoir dans ses yeux un déran-» gement qui fut pour lui un nouveau motif » de crainte. Vous êtes malade, lui dit-il, mais » soyez tranquille; je connois la cause & le ca-» ractère de votre maladie, je vous guérirai; » oui certainement, je vous guérirai. J'ai, de-» puis trois jours, une liqueur d'une invention » nouvelle, qui vous ôtera le mal comme avec » la main; elle est éprouvée; elle a déja opéré » des guérisons surprenantes; & M. Le Ray » de Chaumont, ancien Intendant des inva-» lides, que vous connoissez, & qui m'en a » fait le cadeau, est si persuadé de son effi-» cacité, qu'il en a envoyé en Touraine à tous » les curés de ses terres.

» Ce discours inspira de la confiance au » malade : le curé de Passy profita de ce mo-» ment favorable pour acquérir plus de lumiè-» res sur son état; il versa de l'eau en sa pré-» sence dans un verre qu'il remplit aux deux » tiers, & à laquelle il ajouta quinze gouttes » d'*alkali volatil fluor*, levant de temps en

» temps les yeux ſur Olivier ; & le mouve-
» ment alternatif des muſcles de ſon viſage
» qu'il apperçut ſenſiblement, & qui formoit
» de légères convulſions, l'autoriſa à croire
» qu'il y avoit un commencement d'hydro-
» phobie. Pour s'en aſſurer : Vous boirez bien
» ce verre d'eau, lui dit-il en riant, quoique
» chantre de paroiſſe. Pourquoi pas, répliqua
» Olivier ? cependant je boirois avec bien plus
» de plaiſir un verre de vin. Il le but en
» effet, mais en grimaçant, & laiſſant apper-
» cevoir qu'il ſe faiſoit violence. Le ſieur curé,
» toujours perſuadé qu'il y avoit des ſymptô-
» mes marqués de rage, lui enjoignit de retour-
» ner le lendemain au presbytère; ce qu'il fit
» en prenant l'*alkali volatil. Si vous ſaviez*,
» *Monſieur*, lui dit-il en entrant, *oh! tenez*,
» *cette eau eſt bien merveilleuſe ; après en avoir*
» *bu hier, je ſentois comme çà quelque choſe*,
» *comme d'un baume qui couroit dans mon corps.*

» Vous voilà guéri, lui dit alors le curé :
» je pourrois me diſpenſer de vous en donner
» davantage ; cependant, pour plus grande sû-
» reté, vous en prendrez encore aujourd'hui
» & les deux jours ſuivans; mais il n'y aura
» dans l'eau que vous allez prendre, que douze
» gouttes, je n'en mettrai demain que dix, &

» après-demain huit; ce qui s'exécuta, & le » malade a toujours joui depuis de la meilleure » ſanté. »

Je ſouſſigné, certifie l'expoſé ci-deſſus véritable. A Paſſy, dans la maiſon presbytérale, ce 7 août 1778.

DE NOGUÈRES, Curé de Paſſy-les-Paris.

EXTRAIT d'une Lettre de M. le Marquis DE SIMIANE, datée d'Iſſoire en Auvergne, du 18 novembre 1779.

» IL y a environ quinze mois qu'un chien » enragé, d'une grande taille, fit des ravages » conſidérables dans les environs de la petite » ville de Saint-Germain-Lambron, ſituée en » Auvergne à deux lieues d'Iſſoire. Ce chien » paſſa à Saint-Germain; il mordit grièvement » au bras une femme qu'il rencontra. A peu » de diſtance de cette femme, un homme ro- » buſte, de l'âge d'environ quarante ans, ap- » puyé ſur le parapet d'un pont, fut auſſi mordu » au genou; cette morſure lui fit trois plaies » aſſez profondes. Cet homme avoit été en- » voyé chez un des meilleurs chirurgiens du » pays, pour le guérir d'une plaie à la main,

» occaſionnée par la chute des pierres dans une » démolition; le deſſus de la main, & les quatre premiers doigts étoient découverts juſqu'aux os; pluſieurs vaiſſeaux étoient coupés; » cependant cette plaie bien ſoignée ſe guériſſoit, lorſque le ſecond accident arriva à » cet homme. Il a été traité avec l'*alkali fluor*, » de la manière qui a été indiquée par M. » Sage, & il eſt parfaitement guéri. On a ajouté » à l'uſage de l'*alkali volatil*, celui du mercure » doux. Dans l'inſtant que cet homme prenoit » intérieurement l'*alkali fluor*, il ſe faiſoit une » telle expanſion dans ſon ſang, qu'il briſoit » les cicatrices des vaiſſeaux déja preſque fermés, & inondoit les plaies de ſa main par » des hémorragies nouvelles.

» La femme qui avoit été mordue avant cet » homme, ne fut pas aſſez heureuſe pour être » traitée de même ; elle ſe confia aux ſoins » d'un particulier de ſon voiſinage, qui prétend » guérir ces terribles maux, au moyen d'un » remède préparé avec de la poudre d'écailles » d'huitres, mêlée dans une omelette. Ce remède eſt très-accrédité dans cette province, » & je crois que cette erreur a fait plus d'une » victime. A ſon retour chez elle, cette femme » eut différens accès de fièvre-rage qui l'ont

» conduite

» conduite au tombeau. L'ouvrage de M. Sage
» ſur cette maladie, & ſur l'uſage de l'*alkali*
» *volatil*, n'eſt pas aſſez répandu; il ſeroit en-
» core néceſſaire que le public fût averti que
» cet alkali, pris ſans mélange, & en grande
» doſe, eſt capable de donner la mort la plus
» prompte. Deux chirurgiens d'un petite ville,
» appelés au ſecours d'un très-galant homme
» qui avoit eu pluſieurs attaques, versèrent
» dans la bouche de cet infortuné, un flacon
» entier de l'*alkali fluor* : dans l'inſtant, les
» lèvres, la langue, le palais, furent brûlés,
» & noircirent ſubitement; l'eſtomac & les
» entrailles éprouvèrent des convulſions terri-
» bles; il mourut en quatre minutes.

*LETTRE du ſieur HAVADE, élève de M. Bucquet, par laquelle il rend compte des bons effets qu'il a retirés de l'*alkali volatil fluor *dans la paroiſſe de Murat en Auvergne.*

MONSIEUR,

» DANS le mois d'août 1778, un homme
» âgé d'environ ſoixante-deux ans, étant à fau-
» cher au pied du mont du Cantal, fut mordu

» par une vipère. Ce bon vieux, rempli de cou-
» rage, après avoir fait une forte ligature à sa
» jambe, vint me trouver à une lieue de-là;
» quand il arriva, il l'avoit d'un rouge livide
» & dure comme ma table. J'ôtai vîte la li-
» gature, en lui demandant s'il vouloit la faire
» gangrener; j'appliquai sur toute sa jambe &
» son pied, en manière de cataplasme, quel-
» ques gouttes d'*alkali volatil*, battues avec de
» l'huile d'olive. Quelques secondes après,
» mon homme se trouva mal jusqu'à perdre
» connoissance; je le rappelai, en lui mettant
» le flacon d'alkali sous le nez, ensuite je lui
» en fis prendre cinq à six gouttes dans un verre
» d'eau; depuis, mon homme reprit sa gaieté
» ordinaire, & voulut envoyer chercher du
» vin, mais je le lui défendis. Je continuai
» mon même traitement le lendemain; mais
» il ne voulut pas rester tranquille, & s'en fut
» moissonner; il fatigua sa jambe si fort, que
» la nuit d'après elle devint énorme, & avoit
» toutes les apparences d'une érysipèle à la-
» quelle il étoit sujet; mais elle n'eut pas de
» suite, parce que je redoublai les doses d'*alkali*
» *volatil*, & mis dans tous les environs des com-
» presses imbibées d'eau de chaux. Tout cela se
» termina heureusement; je me retirai avec les

» éloges & les acclamations de sa famille.

» J'ai guéri de la même manière, au mois » de juin dernier, une fille de vingt-un ans, qui » fut également mordue à la partie supérieure » interne & antérieure de la cuisse, parce qu'elle » s'étoit assise sur l'herbe. Tous ses parens étoient » fort affligés de voir l'énormité de cette jambe » & de cette cuisse ; le venin s'étoit même » répandu dans toute la capacité de l'abdo- » men, de sorte qu'on l'auroit prise pour une » femme enceinte ; mais tout cela fut heureu- » sement dissipé par l'*alkali volatil*, pris tant » intérieurement qu'extérieurement.

» De même l'*alkali volatil* m'a également » bien réussi pendant trois fois que je l'ai em- » ployé pour les maladies occasionnées par le » lait, sur-tout pour ma sœur qui nourrissoit » son enfant. M'étant absenté pour quelques » jours, à mon retour je trouvai ma famille » fort triste, & ma sœur tourmentée par les » plus vives douleurs qu'elle ressentoit à son » sein droit. Il étoit extrêmement dur, & en- » flammé jusqu'aux glandes axillaires ; cela lui » formoit une espèce de ceinture qui l'empê- » choit de respirer, ne pouvant ni manger ni » dormir. Dès que j'y eus mis de l'*alkali vo-* » *latil*, le lait commença à sortir par le ma-

» melon, les douleurs s'appaisèrent, & elle
» s'endormit.

» Au printemps dernier, un gros mâtin enragé avoit mis en pièces deux cochons appartenans au fermier de M. le Comte d'Anteroche. Cet homme vint me prier de passer chez lui ; je leur fis d'abord laver les plaies avec de l'eau, parce qu'ils étoient tout ensanglantés ; ensuite je les leur lavai moi-même avec une eau alkaline très-forte ; je leur en fis avaler, & ordonnai qu'on répétât la même chose le lendemain. Les plaies furent bientôt cicatrisées ; &, quoique ce mâtin eût emporté presque la moitié de la mâchoire inférieure à un, ils n'ont pas laissé que de bien profiter. Voilà, MONSIEUR, toutes les occasions que j'ai eues d'employer l'*alkali volatil* dans l'espace de quinze mois. J'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur, HAVADE, élève de M. Bucquet. »

EXTRAIT de la Gazette de France, du mardi 4 mai 1779.

De Carmona en Andalousie, le 27 mars 1779.

» DANS le grand nombre des cures opérées par l'usage de l'*alkali volatil fluor*, on

» croit devoir à l'utilité publique, le récit de » trois guérisons qui, depuis peu, ont eu lieu » dans cette ville.

» La première est celle du frère Antonio » de Sancta Teresa, carme déchaussé, dan- » gereusement malade d'une cardialgie qui, » ayant résisté à tous les secours ordinaires, » avoit dégénéré en apoplexie convulsive, à » laquelle le médecin de la maison avoit dé- » claré ne savoir aucun remède. Don Candide » Trigueros, membre de l'académie royale des » belles-lettres, & de la société des amis du » pays de Séville, voyant le malade déses- » péré, lui fit prendre quelques gouttes d'alkali » volatil qu'il avoit extrait lui-même, & le » râle cessa aussitôt. Encouragé par ce premier » succès, & de concert avec don Bernard » Oviedo, médecin titulaire de cette ville, » il donna au frère, en trois prises, quinze » gouttes du même alkali délayé dans un peu » d'eau, & lui mit sur la partie de la tête qui » répond au cerveau, des linges trempés dans » le même alkali. Au bout de cinquante heures, » le malade fut parfaitement rétabli, & il se » trouva entièrement délivré de sa douleur » cardialgique, quoique auparavant il la sentît » de temps à autre.

» La feconde a été celle d'un berger mordu » au doigt par un chien enragé. L'hydrophobie » commençoit à s'annoncer, lorfque le même » don Candide Trigueros mit fur la morfure » une compreffe trempée dans l'alkali, &, avec » l'approbation de don Jofeph Mexia, des fo- » ciétés de médecine & patriotique de Séville, » ordonna au berger de boire pendant quatre » jours douze gouttes d'alkali, délayées en » trois onces d'eau; ce qui fit difparoître les » fymptômes de la rage : la plaie s'eft depuis » nettoyée & guérie.

» La troifième s'eft opérée fur don Ifidore » Diaz, fils de don François Diaz d'Ojeda, » chirurgien réformé des armées. Don Ifidore » étoit attaqué d'une humeur lymphatique au » cou, fuite d'une fluxion au cerveau; malgré » les émolliens appliqués fur ce corps glandu- » leux, il étoit devenu extrêmement dur. Le » père, inquiet de cette ténacité de la glande, » ajouta à fes cataplafmes fix gouttes d'*alkali* » *volatil*, s'apperçut de quelque mieux, & » alla jufqu'à dix gouttes, au moyen defquelles » la tumeur diffoute n'a point reparu. On ob- » fervera, dans les mêmes vues qui ont fait » publier les trois faits ci-deffus, qu'on trouve » dans toutes les pharmacies du pays, de l'*al-*

» *kali volatil*, ſous le nom d'*eſprit de ſel ammoniac* ou de *bois de cerf ;* mais que celui » qui eſt préparé ſuivant la méthode du ſieur » Sage, eſt préférable dans tous les cas ; il ſe » vend en cette ville, avec l'inſtruction imprimée ſur la manière de s'en ſervir, & avec » la traduction eſpagnole du Traité de l'*alkali* » *volatil fluor*, faite par le ſieur Ortéga. »

EXTRAIT de la Gazette de France, du mardi 27 juillet 1779.

De Carmona en Andalouſie, le 20 juin 1779.

» UN batteur de blé ayant été piqué au » menton par une tarentule, pendant la nuit, » on fut obligé de le tranſporter le matin à la » ville, où les médecins ordonnèrent que, » ſans perdre de temps, on le fît adminiſtrer, » tant le danger leur parut preſſant : il n'y » avoit pas une articulation du corps de ce » payſan, où il ne reſſentît les douleurs les » plus aiguës ; cependant don Franciſco Diaz » d'Ojeda, déterminé principalement par l'indication de la nature acide du venin de la » tarentule, fit appliquer des compreſſes trempées dans l'*alkali volatil fluor* ſur la piqûre, » ainſi que ſur toutes les articulations où le

» malade ſentoit les plus vives douleurs. Ce
» chirurgien lui fit prendre de plus ſix gouttes
» du même alkali, étendues dans deux onces
» d'eau commune; &, voyant que le malade
» en étoit ſoulagé, il augmenta la doſe, & lui
» donna, dans une plus grande quantité d'eau,
» juſqu'à quinze gouttes de cet alkali. Trois
» heures de ce traitement ſuffirent pour faire
» diſparoître les grandes ſouffrances du batteur
» de blé, qui, à midi, mangea avec appétit.
» Une évacuation d'urine extraordinairement
» abondante étant ſurvenue, acheva tellement
» la guériſon du villageois, que deux jours
» après on l'a vu retourner à ſon travail.

*Manière d'adminiſtrer l'*Alkali volatil *dans la Rage.*

Pour le commencement du traitement, il faudra faire prendre, le matin & le ſoir, au malade, vingt gouttes d'*alkali volatil fluor* dans un verre d'eau, & mettre ſur ſa plaie des compreſſes imbibées d'un mélange de ſix parties égales d'eau, & une partie d'*alkali volatil.*

Le lendemain on donnera au malade dans un verre d'eau, ſeize gouttes d'*alkali volatil*

le matin, & autant le ſoir; on entretiendra les compreſſes ſur la morſure.

Le troiſième jour, on ne prendra que douze gouttes d'*alkali volatil* dans un demi-verre d'eau, matin & ſoir.

Le traitement de la rage n'exige point qu'on s'aſſerviſſe à un régime marqué; il ſuffira de ne point manger de fruits verts, & d'éviter l'uſage du vin & du vinaigre pendant les trois jours du traitement, parce que les acides pourroient détruire l'effet de l'alkali.

Si l'on conſeille d'employer l'*alkali volatil* d'une manière autre que M. Sage a indiquée dans ſa Diſſertation ſur les propriétés de ce ſel ammoniacal, c'eſt que les cures récentes qui viennent d'être faites par le moyen de ce remède, ont réuſſi en en employant moins.

FIN.